

Vol d'oiseau

Cécile Oumbani

Un papillon qui entre dans la maison annonce une visite inattendue. C'est ce que disait ma grand-mère. Nous n'en avons pourtant pas vu cette année-là. Mais peut-être fut-elle le papillon tout en étant aussi l'hôte de notre village. Toujours est-il qu'elle arriva au crépuscule, au moment où quelques martinets commençaient à tourner dans le ciel. On la vit venir depuis la route principale. Elle se découpait à peine des figiers de Barbarie sur le bas-côté. De loin, on ne sut pas que c'était une femme, juste que c'était quelqu'un qui n'était pas de chez nous. Elle avait l'air d'un adolescent qui n'avait pas encore fini de devenir un homme. Ses cheveux courts et blonds étaient tout ébouriffés sur sa tête, comme un oiseau qui serait tombé de son nid. Son T-shirt blanc était maculé de cambouis. Elle ressemblait à ces oiseaux qui avaient subi la marée noire et qu'on avait montrés à la télévision. Un oiseau mazouté qui serait arrivé chez nous en sautillant par la parabole... La sueur dégoulinait sur son visage en longues coulées grises et ses yeux clairs ressortaient comme deux pierres précieuses. Pour un événement, c'était un événement.

Notre village n'est guère plus qu'un hameau. En été, la seule distraction ce sont les mariages. Et alors il faut traverser la

campagne pour rejoindre le douar voisin sur des pistes qui disparaissent sous des nuages de poussière, dès qu'une voiture s'y engage. Il n'y a pas très longtemps, il fallait installer un générateur pour la fête, quand il n'y avait pas l'électricité. L'hiver, n'en parlons pas... Nous ne voyons jamais personne. Les touristes ne passent pas par chez nous. On n'a ni plage, ni ruines romaines à offrir à qui que ce soit. On n'a rien de tout ça. Pas même quelques cartes postales pâlies et racornies par les intempéries. Juste notre vie à nous, avec nos maisons, nos habitudes, nos soucis. Nous sommes perdus au milieu de nulle part, entourés de champs à perte de vue. En été, il n'en reste qu'une étendue brune et craquelée, un flanc de terre exsangue qui se consume sous les feux du ciel. Sont-ils beaux pourtant nos champs au printemps, quand une brise se lève et répand la houle sur le blé vert !

Elle est passée devant l'échoppe du boucher et elle est arrivée sur l'esplanade blanche et caillouteuse de notre petit café de campagne. On a vu ses bras et son visage rougis par le soleil. Combien de temps elle avait dû marcher ! Certains commençaient déjà à se donner des coups de coude. Pourquoi débarquait-elle ainsi ici chez nous, sans rien, sans bagages ni personne ? Visiblement écrasée de fatigue, elle s'est laissée choir sur une chaise. Tijani est venu à elle avec une cruche pleine d'eau fraîche. Pour avoir soif, elle avait soif... Puis elle a posé la tasse d'argile sur la table à côté d'elle. Impossible de lui parler, autrement que par des gestes... Il n'y avait que Majed pour savoir un peu d'allemand ici. Et il ne revenait de la ville qu'à la fin de la semaine. Elle n'était pas en état de repartir où que ce soit. Alors j'ai dit qu'elle pourrait dormir chez nous. Jamais ma mère ne laisserait un voyageur en difficulté.

On l'a installée dans la pièce où dorment mes sœurs. Lorsqu'elle est ressortie, après avoir écarté le rideau de coton

rayé rose et jaune, Alice avait changé. Notre maison aussi. Elle venait de perdre sa banalité. Alice portait la robe bleu pâle semée de feuillages foncés que Halima lui avait prêtée. Notre *haouch* était désormais paré des couleurs et de la singularité qu'Alice y avaient vus lorsqu'elle l'avait découvert. Le temps d'un éclair, son visage las s'était illuminé, alors qu'elle venait de franchir notre portail. Et c'était cette lumière qui s'était répandue sur nous tous.

On s'est assis autour d'elle sur le *klim* rouge foncé, pour prendre le repas que ma mère avait préparé. Elle nous a observés un moment avant de commencer elle aussi à manger dans le plat qui était posé au centre de la table. Le silence ne la dérangeait pas et on ne voyait plus trace de la fatigue qui l'accablait tout à l'heure. Elle ne montra pas le moindre signe d'inquiétude. On aurait pensé qu'elle était seule au monde et que personne ne l'attendait où que ce soit. Les étoiles s'étaient allumées très haut dans le ciel. Des chiens aboyaient loin au fond de la nuit.

Le lendemain, elle se réveilla très tôt, en même temps que mes sœurs. La blancheur du patio exaltait la lumière du jour qui commençait. Quelques oiseaux ivres de l'immensité du petit matin s'interpellaient et se répondaient au-dessus de nous. Alice se coula dans nos habitudes, silencieuse et discrète. On ne savait toujours rien d'elle. On voyait juste qu'elle était tombée sous le charme de notre maison et de notre vie, alors que pour nous, tout cela était seulement ordinaire, pour ne pas dire ennuyeux. Je sentis dès les premiers moments qu'il y avait un vide en elle, qu'elle était comme une coquille avec l'éclat de sa nacre et la dureté qui recouvre et protège ce qu'il faut cacher au reste du monde. Mais avec nous, elle oubliait de se mettre à l'abri, car elle était trop intéressée par ce qu'elle voyait. Elle était fascinée par nos usages qui veulent qu'un voyageur reçoive tous les honneurs. Elle semblait détachée du passé, une feuille qui a quitté

sa branche et qui voltige, portée là où l’emmène le vent. Et puis elle n’avait pas à parler, juste à sourire, acquiescer ou faire un signe de la tête.

Le surlendemain, alors que nous étions en train de faire la sieste, nous fûmes réveillés par le bruit d’une voiture qui approchait de la maison. Je me suis levé pour aller voir. Je fus aveuglé par le soleil qui était en flammes à ce moment de l’après-midi. Quelle idée de se mettre en route à cette heure-là ! C’était une Peugeot toute neuve. Je vis qu’elle portait la plaque bleue des voitures de location. Il y avait un homme au volant et il avait l’air d’hésiter, de chercher son chemin. Je savais pourquoi il était venu. Instinctivement, j’étais déjà solidaire d’Alice. Elle était sous notre protection et quel était l’homme qui l’avait mise dans la situation où nous l’avions rencontrée deux jours plus tôt ? Je me suis avancé vers lui. Il s’est penché vers moi, par la fenêtre baissée : « Femme blonde ? Femme allemande ? » Je lui ai juste dit : « Attendez ici ! », tout en faisant un geste de ma main pour être sûr qu’il m’avait compris. Et je suis retourné dans le patio, pour prévenir Alice. J’avais déjà eu le temps de déceler chez cet homme une manière un peu abrupte que l’absence d’une langue commune était loin d’atténuer. Je ne l’aimais pas.

Alice est apparue devant le rideau de coton à rayures roses et jaunes. Je vis dans ses yeux qu’elle savait déjà. Sans doute avait-elle entendu la voiture, elle aussi. Elle prit tout son temps. Elle s’aspergea, se tamponna longuement le visage avec sa serviette, arrangea ses cheveux d’un geste de la main et se dirigea à petits pas vers la porte d’entrée. Il l’attendait au volant de sa voiture, sûr qu’elle allait tout de suite s’asseoir à côté de lui. Je suis resté devant la maison, non par curiosité, mais parce que je voulais l’aider si c’était nécessaire. De plus, ils étaient suffisamment loin de moi pour que je n’entende pas une conversation dont je n’aurais pu, de toute façon, saisir le sens.

Au bout de quelques instants, il est sorti de la voiture. Il s'épongeait le front, accablé par la chaleur et sans doute par ce qu'elle était en train de lui dire. Il s'est retourné et a tapé l'avant de sa chaussure contre la roue. Puis les mains sur les hanches, il a soupiré, si fort que je l'ai entendu, là où j'étais, à l'ombre du portail. Le ton n'a pas monté entre eux. Ils n'ont jamais parlé assez fort pour que j'entende le moindre éclat de voix. Et ni l'un ni l'autre n'a gesticulé. Au bout d'un moment, il s'est dirigé vers le coffre et il a sorti sa valise, une valise bleue. Il l'a posée par terre. Il lui a fait un vague signe de la main, sans même se retourner, avec l'air de dire qu'il ne cherchait même plus à comprendre. Ce n'est qu'au moment où il a claqué la portière que j'ai entendu ce fracas, ce coup de tonnerre, avec ce qu'il y avait de définitif dans la conversation que je n'avais observée que de loin. Il y avait là une extraordinaire violence. J'ai sursauté, alors même que je voyais bien qu'il s'était assis à l'intérieur et qu'il n'allait pas se jeter sur elle pour la frapper. Il a démarré. Une traînée de poussière ocre a enveloppé sa voiture et elle a disparu derrière les figuiers de Barbarie, avec un bruit de pneus qui crissaient sur le sol, comme dans les feuilletons que j'avais vus avec la parabole. Alice s'est tournée vers moi. Elle souriait et je suis certain qu'elle était délivrée d'un grand poids. Tout autour de nous, le paysage semblait se dissoudre dans la chaleur qui montait. Il avait perdu ses racines et il flottait. J'ai pris sa valise et je l'ai portée jusqu'à la pièce où dorment mes sœurs.

Elle a disparu derrière le rideau et je n'ai plus rien entendu. Mes sœurs faisaient encore la sieste. Alice ne les avait pas dérangées. Le soir, nous avons attendu longtemps qu'elle se réveille. Halima est rentrée dans la pièce pour aller voir. Elle respirait normalement. Ma mère nous a dit de la laisser. Elle ne s'est

réveillée que le surlendemain. Elle a dormi deux nuits et toute une journée. Nous commençons à être inquiets. Mes sœurs allaient dans la pièce observer la fine silhouette endormie sous le drap et revenaient avec une mine entendue, parce qu'elles n'osaient pas contrarier notre mère. Moi-même j'ai sondé la pénombre depuis le pas de la porte pour l'apercevoir. Mais ma mère disait que tant qu'elle n'avait pas de fièvre et qu'on entendait son souffle, il fallait laisser faire la nature. Elle nous trouvait bien impatients. Quand Alice est réapparue, debout devant le rideau rayé, avec la robe bleue de Halima, elle était resplendissante et elle souriait. Ses cheveux semblaient se fondre dans la lumière du matin qui commençait. Elle ne ressemblait plus à la silhouette malingre et anguleuse qui était arrivée au début de la semaine. Les plis de la robe lui donnaient une douceur nouvelle.

On était samedi. Je suis allé chercher Majed qui était revenu de la ville. Il s'est assis en face d'elle sur le *klim*. J'étais charmé par sa voix au timbre légèrement voilé. Elle ne parlait pas très fort. C'était à peine plus qu'un murmure. Je l'écoutais pour la première fois alors même que ses paroles demeuraient pour moi complètement opaques. Majed se retournait de temps en temps pour me résumer ce qu'elle lui avait dit. J'ai la certitude qu'il ne traduisait pas tout. Il se contentait de quelques mots là où je l'avais entendue un long moment. Elle venait d'une ville du nord de l'Allemagne, une ville industrielle. Elle avait décidé de changer de vie et elle voulait savoir si ma mère et mes sœurs accepteraient de la prendre en pension pour lui apprendre à tisser des *mergoums*. Je me rappelai qu'elle les avait observées sans se lasser pendant qu'elles étaient installées à leur travail. Elle a ajouté qu'elle paierait son apprentissage.

Je n'en revenais pas. Comment une femme comme elle pouvait-elle avoir envie, une seule seconde, de rester chez nous dans ce trou perdu ? Et puis le tissage des *mergoums* était une tâche bien monotone. La vie qu'elle avait chez elle, nous en rêvions tous, mes sœurs les premières. Il suffisait de les écouter à la fin d'une soirée où on avait regardé un feuilleton américain. Je ne la comprenais pas, même si savoir qu'elle allait rester un long moment était un grand bonheur. J'étais sûr que ma mère accepterait de la garder. Elle serait fière de lui transmettre ce savoir qui n'avait jamais intéressé personne et que mes sœurs avaient acquis par devoir, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire pour elles.

Et elle est restée chez nous six mois. Six mois d'une vie qu'elle a égayée en apprenant le tissage et en essayant de parler quelques mots de notre langue. Son accent était à la fois charmant et drôle. De la cour montaient les éclats de rire des unes et des autres. Pourtant qu'est-ce qu'elles travaillaient ! Alice voulait tout apprendre et elle avait transmis une énergie nouvelle aux femmes de la maison. Elles redécouvraient leur travail et s'étaient prises d'une vraie passion pour ce qu'elles faisaient. Les questions d'Alice rendaient leur art précieux et rare. Elle préparait les repas avec elles, comme si elle était une fille de la maison. Même notre nourriture avait pris une autre saveur. Ce que nous avions mangé des années durant, parce que c'était ce que nous servait notre mère, était devenu élaboré et raffiné du moment où Alice s'y était intéressée. Ma mère avait rajeuni.

Au bout de six mois, Alice nous annonça qu'elle allait se rendre en ville, pour y apprendre d'autres choses, concernant les laines et leurs teintures. Ce fut jour de deuil. Ses cheveux avaient poussé et ils ondulaient doucement jusque dans son cou. Son visage

était empreint d'une étrange gravité. Elle était devenue sereine. Je sentais une plénitude qu'elle n'avait pas à son arrivée. La dureté que j'avais devinée et qui m'avait dérouté s'était estompée. Elle nous assura qu'elle reviendrait nous voir. Mais nous savions tous que c'était une page de la vie des uns et des autres qui se tournait. On était en hiver. Le ciel était marbré de nuages sombres. Seuls les champs étaient en fête.

Le jour de son départ, après qu'elle nous a serré chacun dans ses bras et qu'elle a disparu dans la voiture de louage, j'ai emprunté le cheval des voisins pour aller faire un tour. Je me suis élancé dans l'immensité des champs de blé vert, secoué par le galop du cheval où j'aurais voulu m'engloutir. Je n'entendais que le choc de ses sabots sur la piste et je ne voyais plus rien. Le paysage tremblait autour de moi et n'était plus qu'une masse verte qui rejoignait les nuages. J'ai cherché à rejoindre l'horizon. Pourtant lorsque je suis revenu, à la fin de l'après-midi, l'étau s'est desserré dans ma poitrine au moment où j'ai aperçu les maisons de notre village. Soudain je me suis rappelé que ces images sur lesquelles mes yeux venaient de se poser l'avaient accompagnées tout au long de son séjour. Et ces images survivaient à son départ. Ce qui s'était imprimé au fil des semaines au fond de son regard lumineux était là devant moi et je continuerais de partager avec elle ce qu'elle avait vu, même si elle était partie. Ses yeux avaient transfiguré le paysage. Il resterait éclairé pour moi de ce qu'elle y avait aimé et que je n'avais pas soupçonné avant sa visite.

